

ÉDITORIAL

Le retour de la Suisse dans l'histoire

FRÉDÉRIC KOLLER
@frederickoller

Il y a vingt-cinq ans, la Suisse était emportée dans une tourmente aussi soudaine que violente. Ce n'était pas la guerre qui grondait cette fois-ci à ses frontières mais des cadavres jusque-là rangés dans les tréfonds de la mémoire nationale. L'ouverture des archives et la chute du Mur rendaient la parole aux victimes oubliées du nazisme. Les survivants ou leurs héritiers, cinquante ans après les faits, demandaient des comptes.

Parmi tous les pays contraints à l'inspection, la Suisse va faire l'objet d'attaques virulentes: n'a-t-elle pas acheté de l'or nazi, refoulé des Juifs, financé des opérations de la Wehrmacht et ses banques n'ont-elles pas profité d'avoirs en déshérence? Des accusations sans nuances qui ébranlent un pays jusque-là assuré d'avoir fait son devoir en mobilisant ses troupes et en défendant au mieux sa neutralité. Acculées, les banques négocient avec les organisations de victimes. Destabilisées, les autorités appellent les historiens à la rescousse.

C'est dans ce contexte qu'est née la Commission Bergier. Durant cinq ans, ses travaux vont d'abord passionner les Suisses, puis susciter résistances et polémiques, enfin laisser une population sevrée d'histoire. Ses enquêtes éclairent un passé jusque-là cadencé, écartent les fausses accusations mais aussi coupent définitivement court à certains mythes. La Commission conclut que les compromissions avec l'Allemagne nazie n'ont certes pas prolongé la guerre. Mais la barque n'était pas pleine.

Cet exercice d'inspection frappait au cœur de l'identité nationale, à l'exercice de la neutralité, au récit d'un *Sonderfall* patiemment construit depuis des décennies. Celui d'un petit pays humaniste et paisible épargné par la providence comme une île dans un océan guerrier. Un récit qui met l'Europe et ses vicissitudes à l'écart. Mais patratras! Le rapport démontre l'exact contraire: la place financière et économique suisse est bien plus déterminante et imbriquée avec ses voisins qu'on ne le disait. Une prise de conscience qui était de nature à réinscrire la Suisse dans l'histoire du continent. La Commission Bergier normalisait le récit national.

La leçon politique de cet exercice ne fut pourtant jamais débattue. Lorsque la Commission rend son rapport, en 2002, le parlement l'enterme. Milieux conservateurs et économiques referment la parenthèse. La discussion est close. Les 11 000 pages de recherches peuvent prendre la poussière dans une bibliothèque. Les frontières mentales barrent de nouveau l'horizon. Ou faut-il dire barraient? La solidarité affichée ces jours-ci avec l'Europe face à l'agression russe n'est pas sans lien avec la principale leçon de la Commission Bergier: les choix de la Suisse ne sont pas sans conséquences pour l'ensemble du continent. ■

A Valère, la fin du «chantier d'une vie»

VALAIS La restauration de la basilique, qui surplombe la ville de Sion, arrive à son terme. Après trente-cinq années de travaux. Reportage au cœur de l'édifice

GRÉGOIRE BAUR
@GregBaur

Dans le langage courant, on la considère comme un château. Pourtant, Valère est un lieu de culte. Une basilique, même, depuis que le pape Jean Paul II en a décidé ainsi en 1984. Trônant fièrement au centre de la vallée du Rhône, au côté des ruines du château de Tourbillon – ravagé par un incendie en 1788 –, le bourg fortifié de Valère donne à la ville de Sion son relief si particulier, reconnaissable loin à la ronde. Débarrassée, depuis plus d'une année, des échafaudages qui l'entouraient, quasiment sans interruption, depuis près de trente-cinq ans, l'église a retrouvé ses véritables contours. Signe que la restauration de bâtiment démarrée en 1987, est sur le point de se terminer. Affaires à l'intérieur de l'édifice, à une vingtaine de mètres du sol, les restaurateurs d'art sont dans la dernière ligne droite.

L'inauguration de la restauration de l'intérieur de la basilique aura lieu le 12 juin prochain. Tant l'extérieur que l'intérieur du bâtiment se seront ainsi offerts une seconde jeunesse, pour un coût avoisinant le million de francs par année. «Tout l'intérieur, sauf ce qui ne touche pas les murs, à l'image des autels latéraux», précise Maria Port-

mann, la conservatrice cantonale des monuments historiques, qui nous accompagne le temps de la visite. Et en cette mi-février, difficile de croire que la fin des travaux est proche.

Un Christ en cage

L'atmosphère n'a rien d'un lieu de culte. Oubliez le silence des églises. À peine la porte en bois rougeâtre de la basilique franchie, c'est un véritable chantier qui s'offre à vous. Les échafaudages combent même au Christ cru-

«Le feu, le plus grand danger pour un monument historique»

BERNARD ATTINGER, ANCIEN ARCHITECTE CANTONAL

cifié, posé sur le jubé, une cellule éphémère. Il est difficile de se repérer dans un site qui nous est pourtant familier. L'église, construite au XIe siècle, avant d'être rehaussée deux siècles plus tard, étant le lieu privilégié de nombreuses balades de touristes et de Séduois.

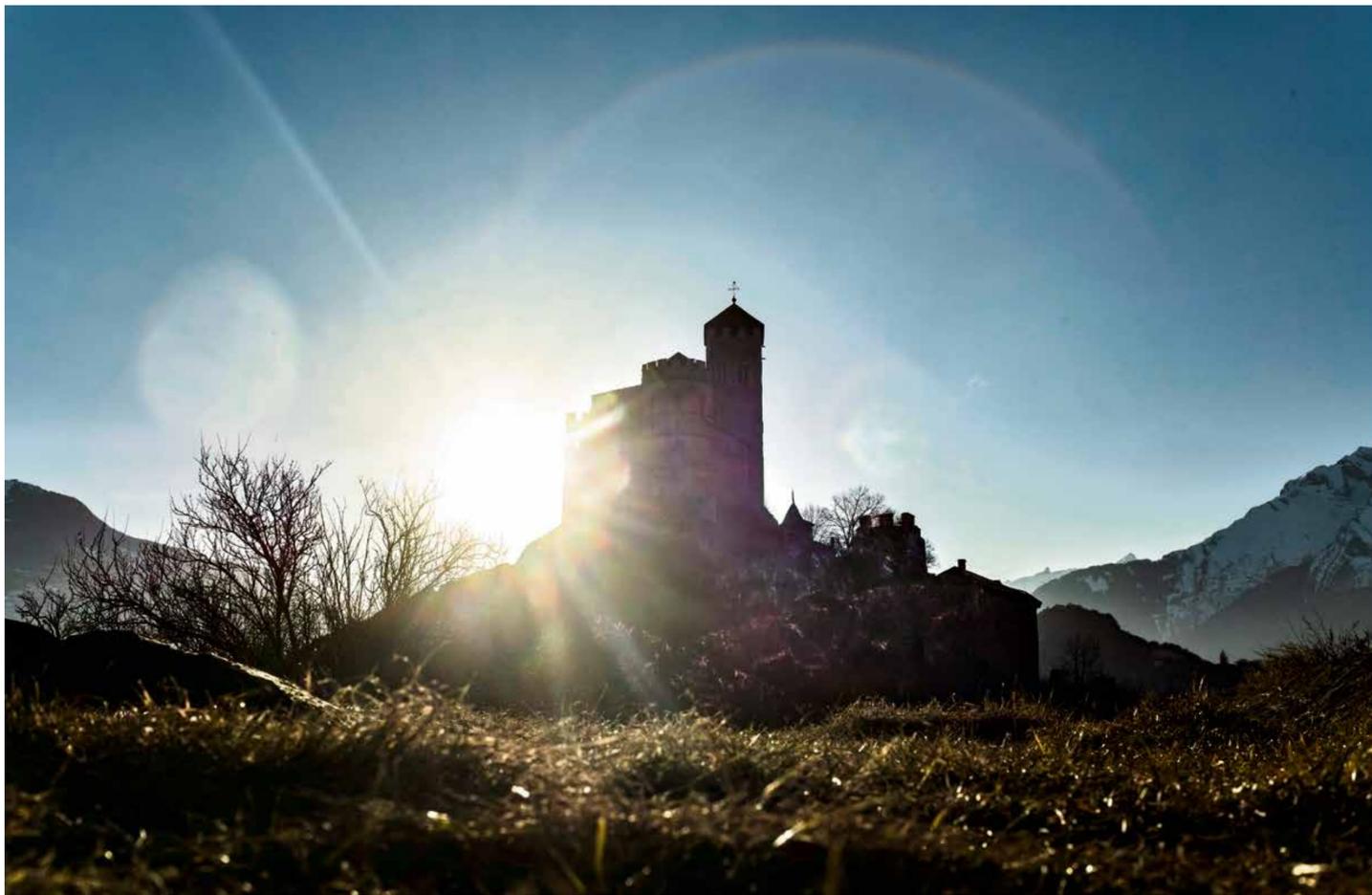
Délaissé à la fin du XVIIIe siècle par les chanoines, l'édifice est

quelque peu tombé en désuétude. Reconnu patrimoine exceptionnel au début du XXe siècle, il s'offre une première cure de jeunesse. Mais c'est à la suite d'une nouvelle convention, passée en 1987 entre le chapitre de la cathédrale de Sion, la ville de Sion, l'Etat du Valais et la Confédération, que la restauration totale de la basilique est entreprise.

La première étape a consisté à refaire la toiture, afin de «mettre le bébé au sec», pour reprendre les termes de Bernard Attinger. Pour l'ancien architecte cantonal, qui a pris sa retraite en 2007, il s'agit du «chantier d'une vie». Et qui dit travaux d'envergure, dit également souei de taille. Tout au long du chantier, la hantise de Bernard Attinger fut le feu. «C'est le plus grand danger pour un monument historique, lorsqu'il est en restauration. On a pu s'en rendre compte avec Notre-Dame de Paris», argumente-t-il. Cette réalité lui a valu de belles colères. Il se remémore un archéologue, le chargé allumé à proximité de la charpente. «Il n'a plus remis les pieds sur le chantier à cause de ça», fulmine-t-il encore aujourd'hui.

«Industriellement, Valère est archaïque»

Dès le début des travaux, la décision est prise de conserver l'authenticité de la basi-



lique. Vous n'y trouverez donc ni chauffage, ni électricité et encore moins une climatisation ou une assistance acoustique. «Industriellement, Valère est archaïque. L'édifice n'a pas vécu l'âge industriel. C'est extrêmement rare», souligne Christophe Amsler. L'architecte responsable du chantier depuis 1989, qui a également participé aux restaurations de la cathédrale de Lausanne ou de la collégiale de Neuchâtel, poursuit: «Ce sous-équipement technique peut être considéré aujourd'hui comme une valeur patrimoniale. L'église prime sur ses usagers et ses visiteurs. C'est très important.» Cela se ressent dans l'édifice. Le climat est cru, presque froid. La veste épaisse et les chaussures d'hiver ne sont pas de trop, en cette mi-février.

Nos pas sur les échafaudages en acier résonnent dans l'église. Au premier étage de la structure éphémère, les restauratrices et restaurateurs d'art ont aménagé leur coin repos. Une petite cantine agencée au fil des mois passés dans le bâtiment et ornementée de guirlandes lumineuses. A quelques pas seulement, ils ont installé leur atelier, qui leur permet notamment de réaliser les mélanges de peinture qu'ils utilisent pour la restauration. Juste au-dessus, emballé avec soin pour ne pas être endommagé, trône la fierté de Valère: le plus ancien orgue jouable au monde, à l'honneur chaque année lors du Festival international de l'orgue ancien. «Les volets latéraux datent de 1435. Nous avons les textes qui attestent de la commande», sourit Maria Portmann. Les expertises des bois de certaines parties anciennes de l'orgue confirment cette affirmation.

Les restaurateurs sont dans la dernière ligne droite, l'inauguration de l'intérieur aura lieu le 12 juin. (LOUIS DASSELBORNE POUR LE TEMPS)

liser la rose, a l'avantage d'être facile à travailler, mais le désavantage d'être très perméable à l'eau. «C'est certainement pour une raison d'étanchéité qu'elle a été fermée», souligne Bernard Attinger.

L'ancien architecte cantonal s'est battu pour rendre à Valère cette ouverture dans son mur ouest. Un combat qui aura duré dix-huit longues années. C'est que, pour y arriver, il fallait corriger l'inclinaison du toit. Ce dernier avait été modifié et coupait dès lors l'ancienne rose en deux. Bernard Attinger s'en souvient: «Depuis le toit de la basilique, on devinait les contours de cette demi-rose. Pour moi, il était évident qu'il fallait la rouvrir. Si les chanoines partageaient mon avis, il n'en était pas de même de tous les experts fédéraux.» Au final, Bernard Attinger gagnera son combat. Aujourd'hui, il se félicite que depuis 2004 «le soleil entre, à nouveau, dans Valère par l'ouest.»

En quittant le bourg fortifié de Valère, descendant vers la vieille ville de Sion, quelques échafaudages s'offrent à notre vue le long des murs d'enceinte du château. «Si le gros du chantier est terminé, quelques opérations ponctuelles, qui relèvent plus de l'entretien que de la restauration, auront encore lieu dans les années à venir. Mais sur des sites comme celui-là, c'est tout à fait normal, la tâche est presque perpétuelle», indique Christophe Amsler.

A quelques semaines de la fin de trente-cinq années de travail, l'architecte chargé du chantier est inquiet. Il appréhende quelque peu le retrait des échafaudages de la nef, qui a lieu ces

«Sur des sites comme celui-là, la tâche est presque perpétuelle»

CHRISTOPHE AMSLER, ARCHITECTE

jours. «C'est un moment crucial, au même titre que le décentrement des voûtes, au Moyen Âge. Si tout avait été bien fait, l'ouvrage tenait, sinon il s'effondrait. L'enlèvement des échafaudages, au XXIe siècle, provoque le même genre d'angoisses. Je suis donc impatient, curieux, mais aussi stressé.» L'architecte détaille sa pensée: «On passe des années à 2 ou 3 centimètres de l'objet que l'on restaure, sans pouvoir prendre de recul, voir l'objet dans son ensemble et y revenir pour quelques retouches, comme le ferait un peintre, par exemple. L'architecte ne découvre le résultat de son travail qu'une fois qu'il ne peut plus y toucher...», appuie-t-il. Et d'ajouter: «La découverte sera aussi grande pour l'architecte que pour n'importe quel visiteur.» ■

Un long combat pour rouvrir la rose

Le milieu de l'après-midi approche et le soleil de février est déjà bas dans le ciel. Ses rayons traversent la rose et inondent le chantier. Il y a une vingtaine d'années, cela n'aurait tout simplement pas été possible. Et pour cause: la rose avait été rebouchée, probablement lors de l'installation de l'orgue dans la basilique. La pierre à gypse, utilisée pour réa-



Les échafaudages enferment le Christ crucifié, posé sur le jubé, dans une cellule éphémère. (LOUIS DASSELBORNE POUR LE TEMPS)

Faut-il ou non conserver la restauration du début du XXe siècle?

documentation, puis à faire des analyses, avant de tirer des conclusions. «On ne décide de rien, sans s'être d'abord rendus dans les archives pour rechercher s'il y a des documents qui attestent les choses», appuie Maria Portmann.

Un mur palimpseste comme preuve

Notre visite se poursuit pour atteindre le sommet des échafaudages, à une vingtaine de mètres du sol de la nef. C'est ici, dans les voûtes de l'édifice, que les ouvriers s'affairent. Ils sont quatre, faisant fi de la hauteur et des visiteurs que nous sommes. Maria Portmann nous emmène à l'extrémité ouest du bâtiment. Nous nous faulions sous d'énormes poutres qui soutiennent les murs. «C'est la

parasismique du Moyen Âge», souligne notre guide. D'autres imposantes tiges de métal, bien plus modernes, remplissent le même rôle. Une fois la gymnastique effectuée, nous voici sous une des voûtes de l'édifice. Et pas n'importe laquelle: une peinture jaune en recouvre une petite partie. «Ce décor ocre, qui date du XVIe siècle, recouvre un autre décor bien plus ancien, réalisé au XIIIe siècle. Il s'agit donc d'un mur palimpseste et il prouve que l'on ne s'est pas trompé», se réjouit Maria Portmann.

Au moment de choisir à quoi ressemblerait l'église après la rénovation, il a en effet été décidé de conserver ce décor du XIIIe siècle. Il s'agit d'une peinture de couleur grise, sur laquelle sont tracés de faux joints blancs, censés représenter les pierres utilisées pour bâtir l'édifice. «L'importance et la quantité des décors de chaque période ont été prises en compte pour savoir lequel conserver. Le décor du XIIIe siècle à faux joints était le plus présent, d'où notre choix», précise Maria Portmann.

Une autre interrogation s'est posée, dès les prémices de la rénovation, qui a démarré par les fresques du chœur: faut-il ou non conserver la restauration du début du XXe siècle? «Il a été décidé que oui et c'était une première suisse», insiste Bernard Attinger. Maria Portmann précise: «De ce choix a découlé toute la politique de restauration de l'édifice, à savoir tout conserver *in situ*, ce qui a été réalisé par le passé. Ainsi, si on veut revenir à un état antérieur, il sera facile de le faire, car tout a été conservé.»

Une architecture et un décor de la même période

Ce choix permettra tout de même aux visiteurs de plon-

ger dans une basilique au plus proche de ce qu'elle était au XIIIe siècle, sa grande phase de construction. «Notre objectif est d'avoir une architecture et un décor de la même période. Et non plus un édifice à la mode de la restauration du XIXe siècle, qui était archaïsante, antiquisante et qui mettait en avant, non pas un décor harmonieux, mais au contraire totalement irrégulier. C'est une philosophie complètement différente», souligne la conservatrice cantonale des monuments historiques.

Derrière elle, en équilibre sur le sommet de l'échafaudage, pour gagner quelques centimètres, une restauratrice d'art réalise quelques légères retouches de peinture. Le travail

des ouvriers est saisissant. Pas moyen de deviner où se situent leurs apports. «Les lacunes ont été reconstituées de manière très ponctuelle, mais la quasi-totalité du décor était là dès le XIIIe siècle. C'est quelque chose d'exceptionnel», insiste Maria Portmann.

Sous les voûtes de la nef, deux ébénistes s'affairent sur la passerelle en bois qui traverse l'église du nord au sud. Alors que l'un d'eux aspire la poussière imprégnée dans les poutres, l'autre vernit le bois. La structure nous rappelle que Valère n'est pas qu'une église. Il s'agit aussi d'un bourg fortifié. «La passerelle permettait, à l'époque médiévale, de passer d'une partie à l'autre de l'édifice sans être

La basilique de Valère est accessible sur visites guidées. Toutes les informations sur le site du Musée d'histoire du Valais. Museum.ch